

203

9



LA FEMME
MÉCONTENTE
DE SON MARI,

Ou entretien de deux Dames sur les obligations & les peines au Mariage.



A T R O Y E S,

Chez la Veuve GARNIER, Imprimeur-
Libraire rue du temple.

Avec Permission.



01R
261

PRÉFACE.

CE Dialogue est une traduction du colloque d'Erasme, intitulé : *La Femme mécontente du Mariage, ou de son Mari* : C'est une des plus agréables de cet Auteur. Mais quoi qu'il soit écrit d'un style enjoué, tel qu'il convient aux Dames qui y parlent, il ne laisse pas d'être rempli d'excellentes instructions : Et comme l'esprit est naturellement porté au plaisir, les vérités dites plaisamment, font souvent plus d'impression que les Sermons les plus pathétiques. Voici le témoignage qu'Erasme lui-même en rend dans l'Apologie qu'il fait de ses colloques, pour répondre à toute les critiques qui s'élevèrent contre lui, lorsque son livre parut au jour.

Combien, dit-il, trouve-t-on dans ce dialogue de préceptes de morale, & de leçons utiles & nécessaires aux femmes, pour apprendre l'obligation où elles sont de conserver fidelement l'union conjugale, de souffrir & de cacher les défauts de leurs maris, d'oublier aisément tous les sujets de chagrin qu'elles peuvent en

recevoir, & de demeurer dans l'obéissance qu'elles leur doivent; Platon, Aristote, Xénophon & Plutarque, disent-ils autre chose dans leur philosophie? Et quelle différence y a-t-il si ce n'est que le style enjoué de la conversation des femmes donne un tour de vivacité, & une force propre à persuader & à toucher le cœur.

Je ne m'étendrai pas sur les louanges de ce savant homme; ses écrits qui subsistent depuis près de deux siècles, font assez son éloge. J'ajouterai seulement que dans ce dialogue, il introduit deux dames de Rotterdam, qui s'entretiennent des peines & des obligations du mariage; l'une nommée *Xantipe*, est violente & emportée, & Erasme en lui donnant le nom de *Xantipe*, femme de Socrate, lui en donne aussi le caractère; l'autre qu'il appelle *Eulalie*, c'est-à-dire, *Femme qui parle bien, & de bon sens*, qui instruit son amie d'une manière très-sage & très-sensée.

A l'égard de la traduction, celui qui l'a faite, me fera peut-être mauvais gré de l'avoir donné au public sans sa participation. Comme il ne s'attendoit pas

qu'elle dût être exposée au jour, il n'y a pas mis la dernière main. Mais quelle qu'elle soit, elle ne déplaît pas, puisque l'utile & l'agréable s'y trouvent réunis, & que ceux de l'un & l'autre sexe qui sont engagés dans le mariage, pourront en même tems se réjouir, s'instruire & se reconnoître, s'ils veulent se dépouiller pour un moment de leur amour-propre. On y remarquera quelques endroits changés, & d'autres ajoutés, apparemment pour rendre le dialogue plus conforme à nos mœurs; & quelques-uns aussi supprimés comme trop libres, & capables de blesser la pudeur.

Extrait de la Permission.

PAR Grace de sa Majesté accordée le 17 Mai 1738, signé Sainson; & scellée, il est permis à PIERRE GARNIER, Libraire à Troyes de faire imprimer en telle forme, marge, caractère, & autant de fois que bon lui semblera, & de vendre, faire vendre, & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de trois années consécutives, les petits livres intitulés, *Le Secret des Secrets, La Femme mécontente de son Mari &c.* avec défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, d'en introduire d'impression étrangère.

Registré sur le Registre IX. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N^o 114. fol. 95. conformément aux anciens Réglemens confirmés par celui du 28 Fevrier 1723. A Paris, le 28 Mai 1738.

C. MARTIN, Syndic.

**LA FEMME
MÉCONTENTE
DE SON MARI.**

EULALIE ET XANTIFE,

EULALIE.

Bon jour, ma chère Xantife.

XANTIFE

Bonjour, ma chère Eulalie. Que tu es belle aujourd'hui!

EULALIE.

Moi! point, tu te moques.

XANTIFE.

Non, en vérité, je te trouve belle comme un ange!

EULALIE.

Tu veux peut-être me faire compliment sur mon habit?

XANTIFE.

Il est vrai que ton habit est charmant & de bon goût. Ah! la belle étoffe, combien te coûte-t-elle?

EULALIE

Je ne fais. C'est une galanterie de mon Mari.

XANTIPÉ.

Tu es bien heureuse d'avoir un si bon Mari : plutôt à Dieu que le mien lui ressemblât !

EULALIE.

Est-ce qu'il n'en use pas bien avec toi ?

XANTIPÉ.

Hélas ! non, regarde, un honnête homme pourroit-il souffrir sa femme habillée comme tu me vois ? Que je meure, si je n'ai honte de paroître avec ces guenilles : & faut-il qu'une personne de ma qualité soit obligée d'aller ainsi faite comme une folle, pendant que je ne fais combien de petites Bourgeoises sont vêtues comme des Princesses.

EULALIE.

Si tu avois entendu le Prédicateur de notre Paroisse, tu penserois bien autrement. La vertu, à ce qu'il dit, doit être notre principal ornement. La parure n'est bonne que pour les coquettes ; & une Femme vertueuse est toujours assez bien mise, pourvu qu'elle plaise à son Mari.

XANTIPÉ.

Tu en parles bien à ton aise, mais avoue cependant que tu n'es pas fâchée que ton Mari t'ait fait présent de cet habit, & que tu lui fais bon gré de ton ajustement.

EULALIE.

Je t'assure que ce n'est pas l'ajustement qui me touche le plus. Mais j'ai été charmée, je l'avoue, qu'un Mari que j'aime ait eu pour moi cette attention, que je regarde comme une preuve de sa tendresse.

XANTIPÉ.

Je suis fort édifiée de celle que tu témoignes pour lui. Mais si tu étois à ma place, tu changerois bien de langage.

EULALIE.

Il me semble qu'une Femme doit toujours aimer son mari,

XANTIPÉ.

Moi, je l'aimerois ! un brutal, un débauché, qui au lieu de donner à sa Femme de quoi s'entretenir honnêtement, mange & dissipe tout !

EULALIE

Et à quoi ?

XANTYPE.

A quoi ? à ce qui lui plaît : au jeu ,
aux Femmes , au vin.

EULALIE.

Tu badines.

XANTYPE.

Je te dis vrai , il n'y a point de jour
qu'il ne revienne au logis en un état pi-
toyable. On est obligé de le porter à
quatre dans son lit , où il ronfle toute la
nuit , pour ne rien dire de pis.

EULALIE.

Mais , ma chère , fais tu bien que tu
te fais tort à toi-même , quand tu parles
de ton Mari comme tu le fais.

XANTYPE.

Moi ! j'aimerois cent fois mieux être
enfermée dans un couvent pour le reste
de mes jours , que de vivre avec ce mi-
sérable-là.

EULALIE.

Mais quand il revient dans ce bel équi-
page , que dis-tu ?

XANTYPE.

Ah ! je lui dis bien son fait ;

EULALIE.

Et lui ?

XANTYPE.

D'abord il vouloit le prendre d'un
ton plus haut . & me disoit je ne fais
combien d'injures.

EULALIE.

N'a-t-il jamais passé plus avant ?

XANTYPE.

Eh ! il a . . .

EULALIE.

Quoi ?

XANTYPE.

Oh ! cela n'est arrivé qu'une fois.

EULALIE.

Comment ?

XANTYPE.

Il leva sa canne , jurant comme un pos-
sédé , & il menaçoit de m'assommer.

EULALIE.

Eh bien ! tu ne mourut pas de frayeur.

XANTYPE.

Non vraiment. Je pris les pincettes ,
je lui aurois cassé la tête s'il eût approché.

EULALIE.

Ah ! ma chère , une Femme peut-
elle en venir à ces extrémités.

XANTYPE.

Et un Mari doit-il maltraiter sa
Femme.

EULALIE.

Non ; mais ne fais-tu pas que Saint-Paul nous ordonne d'être soumise à nos Maris à l'exemple de Sara, qui appelloit Abraham son Seigneur & son Maître.

XANTIPE.

Oui ; mais Saint-Paul dit aussi qu'un homme doit aimer sa Femme de même que Jésus-Christ aime son Eglise. Il n'a donc qu'à faire son devoir, & moi je ferai le mien.

EULALIE.

Mais, qui des deux, à ton avis, doit céder à l'autre ; n'est-ce pas la Femme ?

XANTIPE.

Quoi ? quand il me traitera comme une servante !

EULALIE.

Il ne t'a pas menacé depuis de te battre.

XANTIPE.

Il n'auroit qu'à y venir, il y feroit bien reçu.

EULALIE.

Pour toi, tu continues toujours sur le même ton.

XANTIPE.

Affûrement, & je ne changerai point qu'il ne change de vie.

EULALIE.

A tout cela, que dit-il ?

XANTIPE.

Il fait semblant de dormir. Tantôt il s'amuse à jouer de la Viole, ou bien il prend un Cor-de-chasse, dont il se met à sonner.

EULALIE.

Dieu fait si alors la colère te redouble.

XANTIPE.

Je ne fais pas fois ce qui me tient que je ne me jete sur lui, & que je ne le dévise.

EULALIE.

Mais s'il va chercher fortune en ville, comme tu le dis, n'est-ce point que tu lui aye donné quelque sujet d'ombrage & de jalousie ?

XANTIPE.

Jamais. Ce n'est pas qu'il ne le mérite bien, & je ne dis point ce que je ferai s'il continue.

EULALIE.

Oh bien, ma chère, veux-tu que je te parles naturellement ? tu fais

14 *La Femme mécontente*
combien je t'aime, & qu'en pareil cas
je te prierois de me donner un bon conseil.

XANTIPE.

je serai ravie d'en recevoir de toi.

EULALIE.

Puisque tu me le permets, je vais te
dire tout ce que je pense. Quelque fâ-
cheux que soit ton Mari, il est à toi, tu
es à lui, & c'est pour la vie. Autrefois,
quand un homme & une femme ne pou-
voient absolument s'accorder, ils avoient
recours au divorce.

XANTIPE.

Que maudit soit celui qui l'a aboli !

EULALIE.

Bon Dieu ! que dis-tu ? Quoi ! ne fais-
tu pas que c'est Jésus-Christ lui-même
qui l'a défendu ?

XANTIPE. |

Cela ne peut être.

EULALIE.

Rien n'est plus vrai.

XANTIPE.

Mais au moins nous reste-t-il la sépa-
ration de corps & de biens

EULALIE.

Ah ! c'est le plus cruel de tous les partis
pour les femmes. Nous en parlerons dans

de son Mari.

15

la suite. Mais écoute, puisque c'est pour
la vie, il faut faire de nécessité vertu. Tâ-
chons donc de bien vivre avec nos Maris,
en nous conformant à leur humeur, &
qu'eux de leur côté s'accomodent un
peu à la nôtre.

XANTIPE.

Il faudroit pour cela refondre le mien.

EULALIE.

Ne t'y trompes pas, c'est la Femme
qui y a le plus d'intérêt ; aussi doit-elle
y mettre beaucoup du sien.

XANTIPE.

Mais toi qui parles, comment vis-tu
avec ton Mari ?

EULALIE.

A merveille.

XANTIPE.

Quoi ! jamais vous n'avez eu le moi-
dre démêlé.

EULALIE.

Jamais nous n'en sommes venus aux
grosses paroles, s'il ya eu quelques pe-
rits nuages qui auroient pu produire de
véritables tempêtes, nous les avons dis-
sipés sur le champ. Tu fais, ma chère,
que chacun a son humeur & ses défauts,
& s'il est vrai que dans le Mariage on se

connoît mieux que par tout ailleurs, il
il est encore plus vrai qu'il y faut beau-
coup d'indulgence de part & d'autre.

XANTYPE.

J'en conviens.

EULALIE.

Cependant, il arrive tous les jours
qu'un Mari & une Femme se brouillent
sérieusement avant que d'avoir eu le
tems de se bien connoître, c'est à quoi
on ne peut trop prendre garde : car il est
certain qu'après ces querelles, pour peu
qu'elles aient été poussées loin, la ten-
dresse n'est plus la même.

XANTYPE.

Oui, mais pourquoi dit-on que les
gens qui s'aiment ne font que réveiller
l'amitié ?

EULALIE.

Cela est bon pour le discours, ou peut
être vrai entre Amans ; mais entre Ma-
ri & femme presque jamais, à moins que
ce ne soit parmi les gens de la lie du
du peuple. Ne crois pas aussi que cette
tendresse soit l'ouvrage d'un jour, d'un
mois, d'une année. Il faut bien du tems
pour la rendre ferme & constante, &
rien ne peut la rétablir qu'une complai-

sance réciproque, continuelle, & une
grande conformité d'humeur. Car quant
à l'amour qu'une Femme inspire à son
Mari par sa beauté, c'est un feu bien-tôt
éteint ; quand cette beauté n'est soutenue
d'aucun mérite, la possession, le tems
& l'âge ne manquent jamais de la
détruire, ou du moins de l'affoiblir
beaucoup.

XANTYPE.

Mais, dis-moi, je te prie par quel
art as-tu su réduire ton mari.

EULALIE.

Volontiers, pourvu que tu veuille
m'imiter.

XANTYPE.

Oui, si je le puis.

EULALIE.

Rien ne te fera plus aisè si tu le veux ;
il est encore tems, ton mari est jeune,
tu n'es qu'un enfant, il n'y a pas un an
que vous êtes mariés.

XANTYPE.

Cela est vrai.

EULALIE.

Ecoutes donc ; mais à condition que
tu me garderas le secret.

XANTIFE.

Je te le promets.

EULALIE.

D'abord, je m'examinai par où je pourrois lui plaire. J'eus soin qu'il ne trouvât rien de choquant, ni de dégoûtant en ma personne, & qu'il me vît toujours propre & bien mise, mais sans affection, ensuite j'étudiai ses mœurs, son esprit, les tems, les lieux, les choses qui lui faisoient du plaisir ou de la peine. Enfin, je crus que pour l'appriivoiser il falloit en user comme on fait avec les Lions, les Ours, les Tigres, & les autres animaux que l'on ne peut réduire par la force, & qu'il faut prendre par la douceur.

XANTIFE.

L'animal que j'ai est plus féroce que tous ceux dont tu me parles.

EULALIE.

Cela peut être : mais s'il n'y a point d'animal que l'on ne trouve moyen d'appriivoiser, & si l'on ne peut réduire & rendre docile au frein le cheval le plus fougueux, ne devons-nous pas, nous autres femmes, mettre tout en usage pour rendre nos Maris traitables & pour

nous en faire aimer, puisque tout, jusqu'au lit, nous est commun, & que rien ne peut nous séparer que la mort.

XANTIFE.

C'est le pis que j'y trouve ; mais poursuis, . . .

EULALIE.

A mesure que je faisois des réflexions je travaillois à les mettre en pratique.

XANTIFE.

Comment.

EULALIE.

Premièrement, dans mon Domestique, qui comme tu fais est l'appanage & le gouvernement des femmes, je tus non seulement établir l'ordre & la régularité ; mais je cherchai à le rendre agréable à mon mari, jusque dans les moindres bagatelles. Je voulus, comme il est juste, que tout lui fût soumis encore plus qu'à moi. J'empêchai que le valet ni la servante, voulant faire les nécessaires, ne prissent un certain empire pernicieux dans les maisons, je vis & réglai tout par moi-même, & ne m'en reposai sur personne, persuadée que le soin du ménage doit être la seule étude & l'unique occupation d'une mère de famille.

XANTIPE.

Ensuite.

EULALIE.

Ensuite, quand je m'apercevois qu'il aimoit une sorte de ragoût, il étoit sûr d'en avoir souvent : s'il avoit de l'aversion pour un autre, jamais il ne le voyoit sur la table. Quand il souhaitoit que son lit fût de telle ou telle façon, c'étoit assurément fait que dit, & ainsi du reste.

XANTIPE.

Cela est fort bien, mais si ton Mari eût été toujours dehors, & qu'il ne fût jamais revenu qu'ivre à la maison, qu'aurois-tu fait ?

EULALIE.

Attends, nous en parlerons. Quand je le voyois plus triste que de coutume, je me gardois bien pour le réjouir, de faire la folle, l'évaporée ; au contraire, je prenois un visage sérieux. S'il étoit en colère, je tâchois de l'appaîser, ou quand je croyois n'en pouvoir venir à bout sur le champ, j'attendois que ses premiers mouvemens fussent passés, & qu'il fût en état de faire réflexion sur lui-même ou de m'écouter. Lorsqu'il revenoit au logis, après avoir pris du vin plus que de raison,

il me trouvoit gaie, enjouée, caressante ; il m'embrassoit & alloit ensuite se coucher le plus content du monde.

XANTIPE.

C'est, je l'avoue, une malheureuse condition que celles des Femmes ; Monsieur a beau se réjouir ailleurs, ou faire le Démon chez lui, il faut que Madame garde la maison pour l'attendre, qu'elle approuve même ses débauches & ses emportemens, & qu'au lieu de le gronder, elle le caresse encore quand il arrive.

EULALIE.

Va, va ma chère, si nous en passons beaucoup à nos maris, ils sont souvent obligés de nous en passer encore davantage. Ce n'est pas, après tout, qu'une femme ne puisse prendre son tems pour dire tout ce qu'elle pense à son Mari, quand il manque essentiellement ; mais sur des bagatelles, elle doit toujours fermer les yeux.

XANTIPE.

Qu'appelles-tu prendre son tems ?

EULALIE.

S'il est de bel humeur, s'il n'a point l'esprit préoccupé, ou que les vapeurs du vin soient passées : alors on peut tête-à-

tête l'avertir, ou plutôt le prier de songer un peu à lui-même ; mais il faut que ce soit avec une adresse infinie, & toute la délicatesse possible. Pour moi, quand je vois le mien disposé à m'écouter, je le prie en souriant ; de ne pas trouver mauvais qu'une folle comme moi s'ingère de lui représenter qu'il devoit faire plus d'attention à sa santé, à sa réputation, à ses affaires, ensuite je coule doucement & en peu de mots mon petit avis ; puis tout à coup je change de discours, & je ne lui parle que de bagatelles & de plaisanterie que j'accompagne de quelques caresses ; car nous devons éviter le défaut ordinaire des Femmes, tu fais que quand nous sommes en train de parler, nous ne finissons jamais.

XANTIFE

Cela est vrai.

EULALIE.

J'ai toujours aussi évité avec soin de donner ces avis, ou de lui dire quelque chose de désobligeant en présence de qui que ce soit ; & lorsque j'ai eu lieu de me plaindre de lui, je ne me suis jamais avisée d'aller porter mes plaintes hors de chez moi, persuadée que les petites dis-

putes qui arrivent entre un Mari & une Femme, sont moins dangereuses & plutôt apaisées, quand elles ne sortent point de l'intérieur de la maison.

XANTIFE.

Oui : mais si le mari pousse les choses à un tel excès, qu'une pauvre femme ne puisse plus souffrir, ni lui faire entendre raison.

EULALIE.

En ce cas, je ne désapprouve point qu'elle ait recours à son beau-père, à sa belle-mère, ou à quelqu'autre parent de son mari, en qui elle ait confiance, mais sur tout qu'elle leur parle de manière qu'ils puissent voir que ce n'est point par haine personnelle, mais par envie de le corriger de ses défauts, & c'est pourquoi elle doit en cette occasion s'adresser à la famille de son mari plutôt qu'à la sienne.

XANTIFE.

Tu me fais là le portrait d'un ange, & il faudroit être dans la plus haute dévotion ou d'une douceur & d'une patience infinie pour pratiquer toutes ces leçons à la lettre.

EULALIE

La douceur & la patience sont

nécessaires, j'en conviens, mais quant à cette haute dévotion dont tu parles, elle n'est bien réglée & conduite que par la raison, ce qui est assez rare dans les femmes : elle nuit plus qu'elle ne sert. La plupart de nos dévotes de profession, bien loin d'être plus humbles, plus complaisantes & plus soumises. sont ordinairement plus promptes, plus fâcheuses & plus hautaines que les autres. C'est l'esprit de domination qui agit toujours en elles, au lieu de cet esprit de charité qui est doux & patient. L'opinion qu'elles ont d'être plus parfaites que le reste des femmes, augmente leur présomption naturelle. Elles portent dans la dévotion même ce desir de commander, elles veulent gouverner jusqu'à leurs Directeurs, & parce qu'elles se croient bien avec Dieu, elles ne se mettent guères en peine d'être bien avec leurs Maris. Toute cette dévotion ne sert qu'à rendre le pauvre homme plus malheureux, & le démon ne perd rien à ses droits. Ainsi, il suffit d'être sage, humble, douce, patiente ; ce n'est que par là qu'on peut tirer parti d'un Mari fâcheux.

XANTIPE.

XANTIPE.

Tu as beau dire, il y en a dont je crois que Dieu même ne pourroit venir à bout.

EULALIE.

Que tu es folle ! Saches encore un coup qu'il n'y en a point que l'on ne réduise. Mais je veux que tu ayes raison, ne t'ai-je pas dit que nous devons souffrir & même aimer nos Maris avec leurs défauts, & qu'il vaut mieux tâcher de les ramener par la douceur, que de les aigrir encore par un esprit de contradiction ? Ne voyons nous pas qu'eux-mêmes sont obligés de prendre je ne fais combien de détours pour nous faire entendre raison ? J'en fais un, par exemple, qui...

XANTIPE

Oh ! je suis bien sûre que ce n'est pas le mien dont tu vas parler.

EULALIE.

Non, c'est d'un Gentilhomme de nos amis : Il voulut avoir pour Femme une jeune innocente qui n'eut jamais vu le monde & qu'il pût instruire à sa manière.

XANTIPE.

Oui, qu'il pût faire enrager jour & nuit, sans qu'elle osât répondre.

C

EULALIE.

Tu n'y es pas. Il crut avoir trouvé son fait chez un Gentilhomme de ses voisins, dont la fille âgée de quinze ans n'étoit point encore sortie de son village. Il l'épouse, & aussi-tôt il lui fait apprendre la musique, la danse, l'histoire, enfin tout ce qui peut servir à former une jeune personne. Celle-ci, qui avoit passé son enfance à badiner avec des servantes & des paysannes, s'ennuya bien-tôt de ce nouveau genre de vie. Le chagrin la prend, elle se désespère & fait des cris & hurlemens comme une possédée, toutes les fois que son mari lui parle de danse, de musique ou d'histoire. Le Mari ne sachant plus comment l'appaïser, lui propose enfin d'aller pendant quelques jours avec lui chez son père; elle y consent, & ils y vont.

XANTYPE.

Je t'entends: tu vas me dire qu'il rendit la fille à ses parents, & qu'il se défit de de mauvaïse marchandise.

EULALIE.

On ne s'en défait pas si aisément. Mais écoute jusqu'au bout. Le Gendre fait confidence à son beau-père des em-

portemens de sa fille, lui dit qu'ayant cru trouver en elle une compagne agréable, il a épousé une pleureuse éternelle, qui ne fait que hurler comme une furieuse, sans savoir pourquoi. Comment! dit le père, n'est-ce pas votre femme? n'êtes-vous pas vous son mari? ne pouvez-vous pas vous servir de votre autorité, & la châtier comme elle le mérite.

XANTYPE.

Fort bien.

EULALIE.

Il est vrai, répond le gendre, surtout quand vous l'approuvez. Mais il est fâcheux d'en venir à ces extrémités, j'aïmeroïis mieux que vous puissiez vous-même la remettre dans son devoir. Hé bien, dit le père, je vais y travailler. Aussi-tôt il prend sa fille en particulier & lui fait une terrible leçon. Il lui représente qu'une fille comme elle, sans bien, sans éducation, sans agrements, n'eût jamais osé espérer de trouver un Mari tel que le sien. Et je veux bien, ajoutâta-t-il, que vous sachiez que s'il faisoit son devoir, il vous traiteroit pour vos manieres impertinentes, non pas comme la femme, mais comme la dernière des servantes,

& je vous avertis qu'il le fera si vous ne changez de conduite. Pour abrégé le sermon fut long & véhément, (car les vieillards, aussi bien que nous, sont grands parleurs) la pauvre fille tremblante & éplorée se jeta aux pieds de son père, le conjure d'oublier le passé, promet de mieux vivre à l'avenir, & le père pardonna à cette condition.

XANTYPE.

Enfin qu'arriva-t-il ?

EULALIE.

Elle alla ensuite trouver son mari à qui elle fit les mêmes protestations : mon cher mari, lui dit-elle, les larmes aux yeux, j'avoue que je n'ai pas connu les obligations que je vous ai, & comment les aurois-je connues, puisque je n'ai pas eu l'esprit de me connoître moi-même, & le peu que je vauz : mais oubliez, s'il vous plaît, le passé, & croyez qu'à l'avenir vous ne vous plaindrez pas de moi. A ces mots le mari l'embrassa & ne put s'empêcher de pleurer.

XANTYPE.

Encore est-ce quelque chose.

EULALIE.

Ils se sont fait de part & d'autre mille

fermens, le Mari d'aimer toujours sa femme, & la femme d'obéir à son mari jusqu'à la mort.

XANTYPE.

Hé bien, ont-ils tous deux tenu parole ?

EULALIE.

Oui, je lui ai entendu dire à elle-même, que si elle n'eut pas trouvé un époux de ce caractère, elle auroit vécu la plus malheureuse de toutes les femmes, & se seroit peut-être portée aux dernières extrémités.

XANTYPE.

Tu me fais là un conte à plaisir.

EULALIE.

Non, jet'assure que l'histoire est vraie, & si tu veux, je vais t'en conter une autre qui ne l'est pas moins & qui viendra encore mieux à notre sujet, puisque c'est d'un homme que sa femme a su corriger par les moyens que je t'enseigne.

XANTYPE.

Volontiers.

EULALIE.

Celui-ci étoit passionné pour la chasse ; il rencontra dans le bois une jeune paysanne, belle au possible. Quoi qu'il fût déjà sur l'âge, la voir & l'aimer ne

o *La Femme mécontente*

fut qu'une même chose, avec de l'argent il l'obtint aisément de sa mère. C'étoit une veuve du village prochain, réduite à la mendicité. Ce nouvel amour, comme tu peux juger, l'obligea à découcher souvent de chez lui. La chaste servoit d'excuse, le prétexte paroïssoit plausible. Néanmoins la femme découvrit l'intrigue. Elle part sur le champ, entre dans la chaumière de la veuve, elle n'y voit pour tout meuble qu'une couchette garnie d'une simple paille avec un drap & une méchante couverture. Elle retourne chez elle, revient, fait apporter un de ses lits, une table, des chaises, un buffet & le reste; ma pauvre femme, dit-elle à la veuve, le Gentilhomme qui prend soin de votre fille, est mon frère, je suis bonne sœur, je veux qu'étant chez vous il y trouve toutes ses commodités; j'ai fait apporter ces meubles pour mettre dans votre chambre, & voici de l'argent pour lui préparer à manger; ayez grand soin de lui, je vous en récompenserai bien. Quand le Gentilhomme arriva le lendemain chez la paysanne, il fut fort surpris. Il demanda ce que c'étoit que tout cet appareil, elle lui répondit:

de son Mari.

31

qu'une dame de ses parentes avoit apporté tout ce qu'il voyoit, & qu'elle avoit recommandé qu'on eût soin de lui. Revenu de son premier étonnement, il regarde avec attention, reconnoît ses meubles & se doute que c'est un tour de sa femme. Pour s'en éclaircir, quoiqu'un peu embarrassé comment il s'y prendroit, il la questionna lorsqu'il fut de retour chez lui. Elle, sans se faire beaucoup prier, avoue le fait, & lui dit: mon cher Mari, je fais que vous aimez fort vos aïses, & je n'ai pas voulu que rien vous manquât dans un lieu où vous plaisiez.

XANTYPE.

Oh! pour le coup, voilà une franche dupe, une femme bien folle & bien bête: pour moi, au lieu de tous ces meubles, j'aurois pris des horties, du hou & du jong marin, j'en aurois rempli la paille de la vieille, & nous aurions vu comment mon homme auroit passé la nuit avec sa gueuse.

EULALIE.

Cependant quel effet penses-tu que l'action généreuse & prudente de cette femme ait produit sur son mari? charmé & en même tems bien honteux, il cessa

dès lors de voir la payfanne, qu'il maria honnêtement & vécu jusqu'à la mort dans une étroite union avec sa femme. Mais à propos, ne connois-tu pas Gilbert le Hollandois ?

XANTIFE.

Jene connois autre chose.

EULALIE.

Tu fais qu'il n'a que vingt-cinq ans, & qu'il a épousé une femme déjà sur l'âge.

XANTIFE.

Qu'appelles-tu sur l'âge ? elle a plus de soixante-douze ans, mais c'est à cause de son bien.

EULALIE.

Affurément. Il n'a pas manqué, comme tu peux croire, de prendre maîtresse en ville, & depuis on ne l'a guère vu à la maison. Qu'aurois-tu fait à la place de la femme.

XANTIFE.

Ce que j'aurois fait ; j'aurois arraché les yeux à la fille, sans autre façon : & quant Monsieur mon Mari, au sortir du logis, je l'aurois accommodé de manière que sa Maîtresse n'eut pas pris plaisir à l'embrasser.

EULALIE.

Qu'elle a agi bien autrement ! elle a

fait venir la demoiselle chez son mari : elle y étoit traitée comme la Dame du logis, & quand il avoit partie pour aller dîner ou souper ailleurs, elle ordonnoit au cuisinier d'aller préparer le repas.

XANTIFE.

Ah ! l'infâme ! Quoi ! servir de . . . je n'ose dire de quoi, à son Mari, & ne pas mourir de honte.

EULALIE.

N'a-t-elle pas mieux fait en un sens ? Elle a évité par-là bien des déboirs qu'elle auroit eu à essuyer & des querelles qui n'auroient pas eu de fin, si elle l'eut pris sur un autre ton.

XANTIFE.

Cela peut être. Mais pour moi on me tueroit plutôt que de m'y résoudre.

EULALIE.

Tu ne feras pas non plus comme notre voisine.

XANTIFE.

Que fait-elle ?

EULALIE.

C'est une femme aussi sage que belle Son Mari est très honnête homme, mais prompt à l'excès. Dans sa promptitude

il lui donna un souffler. Elle, sans rien dire, alla s'enfermer dans une chambre où elle ne cessa de pleurer. Son Mari la trouvant en cet état une heure après, il lui dit d'un ton amer : eh quoi ! Madame, vous vous amusez à pleurer comme un enfant ? Auriez-vous mieux aimé, lui dit-elle, en baissant les yeux & avec une douceur d'ange, que j'eusse été crier au meurtre dans le milieu de la rue ? le mari attendri à ce mot, l'embrassa & lui promit d'être plus retenu à l'avenir.

XANTIFE.

Oh ! pour cet article, j'empêche bien le miende me battre, mais ce n'est point par mes pleurs.

EULALIE.

Oui, mais ce sont des disputes continues.

XANTIFE.

Que veux-tu que j'y fasse ?

EULALIE.

Je te l'ai déjà dit, il faut que tu souffres patiemment & sans rien dire tous les chagrins qu'il te donne, que tu tâches de gagner sa tendresse par beaucoup de douceur & de complaisance, & par toutes les manières engageantes que tu pourras

imaginer. Certainement, tu en viendras à bout, ou du moins le rendras-tu plus traitable.

XANTIFE.

Non, te dis-je, j'aurois beau faire, sur ma parole, il ne changera jamais.

EULALIE.

Que tu es obtinée ! quand il seroit comme tu l'as dit, plus sérieux que tous les animaux dont je t'ai parlé, au bout du compte, il est homme, ainsi ne désespère de rien. Essayes seulement pendant quelques mois. Si tu ne t'en trouves bien, tu pourras alors t'en prendre à moi. Songe-bien à lui rendre ta personne & ta maison agréables ; qu'il n'y voye jamais que ce que pourra lui faire plaisir : surtout, point de différent entre vous quand vos r deaux sont une fois tirés, c'est le tems destiné à la reconciliation, à la paix, à la tendresse ; si tu le passes en querelles, n'espère pas d'y pouvoir parvenir ailleurs. Combien y a-t-il de ces femmes toujours chagrines, dont le froid méprisant, le dégoût & la mauvaise hameur redouble aux caresses de leurs maris.

XANTIFE.

J'avoue que cela m'arrive souvent.

EULALIE.

Cependant si une femme doit en tout tems chercher à plaire à son mari, tu m'avoueras que c'est alors qu'elle doit redoubler ses soins pour y parvenir.

XANTIPE.

Cela est bon. Mais quand on est avec une bête féroce !

EULALIE

S'il est tel que tu le dis, ma chère, c'est peut-être ra faute plus que la siene. Les Poètes ont donné à Vénus une ceinture où étoient enfermés tous les charmes propres à donner de l'amour. Quoique la bonne Déesse fut fort galante, & qu'elle eut souvent pratiqué ailleurs, elle ne manquoit jamais de porter cette ceinture toutes les fois qu'elle alloit passer la nuit avec son crasseux Vulcain.

XANTIPE.

Bon, nous voici aux fables.

EULALIE.

Ce sont des fables, j'en conviens, mais ces fables ont un sens moral qui n'est pas inutile pour la vie. Par exemple, celle-ci nous enseigne que les femmes les plus vertueuses ne doivent rien négliger pour se rendre agréables à leurs maris, sur-tout

dans ces momens dont nous venons de parler.

XANTIPE

Eh bien, donnez-moi donc cette ceinture si merveilleuse.

EULALIE.

Tu n'en as pas besoin. Ces merveilles & ces charmes, ou si tu veux, ces sortilèges de l'invention des Poètes, ne sont à proprement parler que la douceur, la modestie, la complaisance, la gaieté sans emportement ; enfin ces airs engageans, & ces manières insinuanes & à quoi les hommes ne peuvent résister.

XANTIPE.

Et moi, je t'assure que la férocité du mien est à l'épreuve ne la Déesse, de sa beauté, de sa ceinture, des secrets, des charmes, des sortilèges & de tout ce que les poètes & les forciers ont jamais inventé pour inspirer de l'amour.

EULALIE.

En vérité, tu n'es pas sage ; mais puisque nous sommes sur la table, dis moi si Circé, cette fameuse enchanteresse te proposoit de changer ton mari en cochon, comme les compagnons d'Ulisse ?

XANTIPE.

Elle n'y auroit pas grande peine, il ne lui resteroit que la forme à donner, car pour l'inclination cela est déjà fait, & elle y est toute entière.

EULALIE.

Je le crois ; mais enfin, le voudrois-tu ?

XANTIPE.

A te dire vrai, je n'aimerois pas ce grouin à mes côtés.

EULALIE.

Mais sans avoir recours à la métamorphose, si elle t'offroit de changer cette inclination, toutes ces manières qui te sont insupportables.

XANTIPE.

Oh ! pour cela elle m'obligeroit fort, & je l'en remercirois de bon cœur.

EULALIE.

Si tu le veux, tu n'en auras l'obligation qu'à toi-même ; suis mes avis, & au lieu d'avoir toujours la vue sur les défauts de ton mari, ne regarde que ses bonnes qualités. C'étoit avant que de t'engager, qu'il falloit le bien examiner, & sans te laisser prendre par sa bonne

mine, tu devois alors t'informer sous main dans son voisinage, de son humeur, de son esprit & de sa conduite.

XANTIPE.

L'avis est bon, mais il vient un peu tard.

EULALIE.

Cela est vrai. Cependant console-toi, le mal n'est pas sans remède : quand il aura des enfans il t'aimera davantage.

XANTIPE.

J'en ai déjà un.

EULALIE.

Déjà ?

XANTIPE.

Il y a sept mois.

EULALIE.

Tu te moques, il n'y a pas un an que tu es mariée.

XANTIPE.

C'est que. . . .

EULALIE.

Tu rougis, je t'entends !, ne m'en dis pas davantage.

XANTIPE.

Je ne fais pas même si je ne suis point encore grosse.

La Femme mécontente

EULALIE.

Courage, tu ne perds pas ton tems ;
est-ce un garçon que vous avez ?

XANTIFE.

Oui.

EULALIE.

Tant mieux, ton mari en doit être
plus content. Mais quelle réputation a-
t-il dans le monde & parmi ses amis ?

XANTIFE.

On le trouve tres-aimable ; on dit
que c'est un fort galant homme, doux,
civil, honnête, libéral, bon ami ; ce
n'est que pour sa femme qu'il est du
Démon.

EULALIE.

Je te promets qu'il deviendra un ange,
pour peu que tu veuille y mettre du tien.
Songe qu'il n'a tout au plus que vingt-
quatre ans, & qu'un jeune homme à cet
âge ne fait ce que c'est qu'être père de
famille ; crois-moi, laisse-le mûrir & tu
n'auras pas besoin d'en venir à la sépara-
tion de corps & de biens dont tu parlois
tantôt.

XANTIFE.

J'en ai pourtant grande envie.

de son Mari.

4.

EULALIE.

Tu ne fais pas ce que c'est que ces sortes
de séparations. C'est la ruine & l'appro-
bre d'une femme. Quoi est-il possible
qu'un homme & surtout une femme aient
le front d'entreprendre & de soutenir un
procès aussi odieux ? ne devroient-ils pas
mourir de honte, de donner au public
peu charitable & toujours prêt à rire de
son prochain, des scènes ridicules, que
leurs domestiques auroient du ignorer.

XANTIFE.

Eh bien ! si Monsieur fait passer Ma-
dame pour une je ne sai qui, elle a la
consolation de le faire connoître pour ce
qu'il est.

EULALIE.

Grande consolation, & bel honneur
pour l'un & pour l'autre ! & sur tout
charité bien édifiante des deux parts !
Mais cet enfant que tu as, le prendrois-
tu avec toi, ou le laisserois-tu à ton mari ?

XANTIFE.

Ah ! je le lui laisserai de bon cœur,
c'est son vrai portrait ; malheur à celle
qui sera un jour sa femme, il commence
par faire enrager sa mère.

D

EULALIE.

Crois moi, si tu ne l'avois plus, tu serois au désespoir. Mais à propos, n'as-tu pas une belle mère ?

XANTYPE.

Oui, & de plus une belle-sœur ; & j'aime- rois autant voir chez moi un Démon ; c'est pis que mon Mari.

EULALIE.

Elle ne t'aime donc pas ?

XANTYPE.

Elles voudroient me voir morte & enterrée, & moi je les voudrois voir au fond de l'eau.

EULALIE.

Si j'étois à ta place, quand ce ne seroit qu'à dessein de les désoler, il n'y a rien que je ne fisse pour bien vivre avec mon mari, & pour m'en faire aimer.

XANTYPE.

Mais le moyen !

EULALIE

Je te l'ai dit, & je te le dis encore ; rends lui sa maison si agréable, qu'il s'y plaise plus que par tout ailleurs ; il n'ira

pas courir en ville, lorsqu'il trouvera chez lui tout ce qui peut lui faire plaisir. Applique-toi à y attirer bonne compagnie, fais choix de gens qui lui conviennent ; appelle- y tes amis, reçois-les y de ton mieux, ne t'amuse point à les railler, ni à les reprendre. Sois douce, aimable, complaisante, forme ton humeur sur la sienne. Quand il sera triste, parois triste, quand il sera gai, prends un air enjoué, mais point de ces joies évaporées. S'il joue de la viole, chante & prie-le de t'accompagner ; s'il veut être seul, ne vas point l'interrompre, s'il aime la bonne chère qu'il ait toujours ce qu'il y a de meilleur, sur tout point de prédilection pour aucun domestique lorsqu'il déplaira au Maître du logis. Quand il commencera d'avoir un peu de vin dans la tête, faisant semblant de boire aussi, ou s'il en a trop, engage le par tes caresses à aller se coucher ; prends soin que son lit soit bien fait, & que rien ne lui manque. Je ne te répéterai point ce que j'ai dit de la nuit & du particulier ; c'est néanmoins l'essentiel & tu ne peux y avoir trop d'attention. Enfin que son plaisir & satisfaction fassent ton unique

étude & ne cesse point d'y travailler ,
jusqu'à ce que par choix & par goût
il se soit fait un devoir nécessaire de te
voir , de t'aimer , & d'être toujours avec
toi.

XANTIPÉ.

Et moi toujours avec lui ! C'est de
quoi en mourir , ma chère.

EULALIE.

Il le faut , si tu veux vivre heureuse.

XANTIPÉ.

Je tâcherai donc de m'y résoudre ;
mais ce ne sera pas sans peine , je t'assure.

EULALIE.

Tu en auras moins que tu ne crois.
Essaye encore un coup , & si tu ne réussis ,
ne te fies jamais à moi. Je te promets
que de mon côté je lui parlerai & lui ferai
entendre raison.

XANTIPÉ.

Ah ! ma chère , il faut bien s'en garder !
tout seroit perdu , s'il étoit instruit de
notre entretien.

EULALIE.

Ne t'inquiète pas , je saurai , sans te
compromettre , le prendre finement. Il
ne me fera peut-être pas difficile de le
faire parler sur le sien ; & quand il m'aura
tout conté , je lui dirai ce que je croirai
de plus fort pour vous rendre tous deux
contents. Laisse-moi faire , tu peux t'en
reposer sur moi.

XANTIPÉ.

Mais , ma chère , si tu as tant de crédit
sur lui , tu peux faire encore mieux : don-
ne-lui un bon avis que je vais te dire ,
& s'il veut le fuir , ce sera bien le plus
court & le meilleur.

EULALIE

Quel avis ?

XANTIPÉ.

Tâches de l'engager à vendre ce qui
nous reste de bien.

EULALIE.

Eh ! pourquoi ?

XANTIPÉ.

Pour passer en France avec moi & s'é-
tablir à Paris. Peut-être n'auras-tu pas

tant de peine à le persuader, si tu lui représente qu'à Paris on fait des fortunes étonnantes en moins de rien.

EULALIE.

Mais cette espérance incertaine, peut-elle t'obliger à vouloir quitter ton pays, ta famille, tes amis, ou crois-tu qu'à Rotterdam il ne puisse trouver à s'enrichir?

XANTYPE.

Si tu veux que je te dise la vérité, ma chère, c'est que j'ai oui dire que Paris est le Paradis des Femmes: qu'elles y sont les Maîtresses absolues, & les Maris de vrais moutons. On prétend que c'est le climat & l'air du pays, qui les rendent doux & patiens. Là les prudes, les dévôtes, les coquettes de tout rang, de toute étoffe, jeunes, vieilles, belles, laides, toutes exercent un pouvoir déspotique sur leurs Maris. C'est Madame qui gouverne, qui ordonne, tranche & dispose de tout, & il faut que monsieur file doux, ou s'il veut faire du bruit, on fait bien le ranger à son devoir de la bonne manière. Jugez quel plaisir ce seroit pour

moi, de réduire le mien à la nécessité de mettre en pratique ces leçons que tu viens de me donner.

EULALIE.

Va, ma chère, pratiques-les toi-même si tu es sage, crois qu'à Paris comme ailleurs, une Femme ne peut jamais être heureuse, qu'elle ne sache rendre son Mari heureux.

F I N.



